

Marek Edelman, le révolté du ghetto

LE MONDE | 19.04.08 | 14h56 • Mis à jour le 19.04.08 | 14h56

Varsovie, envoyée spéciale

Les commémorations, Marek Edelman se les mijote à sa manière, en privé, loin du ramdam officiel. Chaque 19 avril depuis 1945, à midi, il arpente à pied les mêmes rues de Varsovie en direction de l'ancien ghetto juif. Chaque année, d'un pas de plus en plus fragile, il se recueille quelques minutes, en silence, devant les monuments à la mémoire des combattants du ghetto. Toujours le même circuit, en trois quarts d'heure. Son fils l'accompagne parfois. Ou sa fille, ou des amis.

Au fil des années, le rituel a pris de l'importance, la foule des accompagnateurs a grossi. Une fois, le pape Jean Paul II s'est montré à ses côtés. Une autre, le vice-président américain Al Gore. Toujours au son des chants yiddish et de l'hymne du Bund, ce mouvement socialiste juif né à la fin du XIX^e siècle.

Marek Edelman a horreur des commémorations officielles. Un principe. Il vient d'envoyer promener le président polonais, et il n'est pas du genre à y mettre les formes. Lech Kaczynsky lui demandait d'assister, mardi 15 avril, à ses côtés et en présence du président israélien, Shimon Pérès, aux cérémonies du 65^e anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie. Les deux présidents ont dû se passer de lui. Une fois de plus, l'événement a été célébré sans son héros : Marek Edelman, dernier chef vivant des combattants du ghetto.

Il a tout juste daigné recevoir des mains de Bernard Kouchner, le même jour et dans la même ville, les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Le ministre français des affaires étrangères a rendu un long hommage à ce vieil homme au caractère de cochon et aux héroïsmes multiples : à ce grand combattant, grand médecin, dissident de la Pologne communiste, engagé pour l'intervention occidentale en Bosnie et au Kosovo.

Marek Edelman tire sur sa Gauloise, avale un verre de whisky, ronchonne, rigole un coup, reprend son air revêché, les cheveux en désordre. *"Foutez-moi la paix, femme !"*, lance-t-il régulièrement à la journaliste du Monde, entre deux paroles de sphinx. Encore une Gauloise, encore un whisky, et encore... Il a raconté son incroyable épopée dans des films, dans des livres, assez pour ne plus y revenir. *"Nous avons décidé de mourir les armes à la main. C'est tout. C'est plus facile que de donner ses habits à un Allemand et de marcher, nu, vers la chambre à gaz."*

Quel âge a le dernier commandant en vie de la révolte du ghetto ? Lui-même ne le sait pas. Ses parents meurent quand il est enfant. La guerre fait disparaître les papiers officiels. Par commodité, on le dit né le 1^{er} janvier 1919, mais les livres indiquent parfois 1920 ou 1922. Au plus, il devrait avoir 89 ans. Le lieu de naissance est plus sûr : Goml, en Biélorussie. Il est élevé à Varsovie par des amis de ses parents. Mauvais élève, *"juif non religieux dans un paysage antijuif"*. Très politisé et adepte des bagarres de rue contre les groupes fascistes.

Orphelin, Marek Edelman n'a qu'une famille : le Bund, dont ses parents étaient des militants. *"Ma mère a juste eu le temps de me transmettre comment le monde devrait être."* Le mouvement prône la lutte des classes, l'émancipation des ouvriers juifs, l'autonomie culturelle juive. Antisionistes, les Bundistes jugent irréaliste la création d'un Etat juif en Palestine, et dangereuse sa déviance nationaliste. Certains reconnaîtront Israël ou finiront par y émigrer. Marek, lui, s'y oppose toute sa vie. *"Même fini, le Bund est resté sa vie et sa ligne de vie, raconte son fils, Aleksander Edelman. C'était celle de ses parents comme de ceux qui l'ont élevé. C'était aussi celle de ma mère, c'était la nôtre."*

Le 12 octobre 1940, les quelque 380 000 juifs de Varsovie, leur étoile de David en brassard sur la manche droite, sont sommés de s'entasser dans le ghetto. Un an plus tôt, dans l'affolement des bombardements, la famille adoptive de Marek a fui vers l'Union soviétique. Le jeune homme est seul. Il a environ 21 ans. Garçon de courses à l'hôpital, il traîne sur la place Umschlagplatz, d'où partent les trains de déportés. Ils seront 400 000 à embarquer pour Treblinka, sans retour. Il aide ceux qu'il peut à fuir les wagons de la mort. On peut mourir autrement, leur dit-il : *"Les armes à la main."* Il dit aussi : *"Nous nous battons pour que, de l'autre côté du mur, on entende que nous sommes vivants."*

La résistance prend forme. L'Organisation juive de combat est créée. Le temps n'est plus aux clivages politiques : le commandant, Mordechai Anielewicz, est un sioniste de gauche de la Jeune garde. Le commandant en second est un bundiste : Marek Edelman. Ils sont 220, avec quelques dizaines de pistolets en mauvais état, des cocktails Molotov, des grenades, des fusils, une mitraillette. Mais le 19 avril 1943, quand 2 000 à 3 000 Waffen SS pénètrent dans le ghetto, ils rencontrent une armée de diables. Il leur faudra trois jours et des renforts pour en venir à bout, en mettant le feu au ghetto. Environ 40 combattants échappent à la mort. Marek est parmi eux. Il se souvient de leur sortie par une bouche d'égout, sales et hagards au milieu des passants, à l'aube.

Les juifs polonais, qui étaient 3,3 millions en 1939, ne sont plus que 300 000 en 1945. Les combattants survivants du ghetto émigrent, au Canada, en Israël, ailleurs. Marek, lui, reste en Pologne. Au pays des pogroms et de l'antisémitisme persistant. Pourquoi ? Par fidélité aux juifs disparus ? En mémoire de leur héritage, juif et bundiste ? *"Parce que les juifs sont tous partis et qu'il faut bien que je reste. Parce que ce monde-là est fini. Les juifs, c'est fini. S'il doit en rester un seul, ce sera moi."*

La femme qu'il rencontre au sortir de la guerre, Alina Margolis, élevée dans la tradition bundiste, est sur la

même ligne. Ils restent en Pologne, malgré les pogroms de 1946, malgré l'ouverture des frontières en octobre 1956. Seul le violent regain d'antisémitisme qui secoue le pays à la fin des années 1960 fait vaciller leurs principes.

Marek est un cardiologue réputé à l'hôpital Sterling de Lodz, à l'origine de la première transplantation cardiaque en Pologne. Sa femme, pédiatre, travaille sur le traitement des enfants diabétiques. En 1968, après la révolte étudiante, le Parti communiste polonais au pouvoir orchestre une campagne antisémite. De nombreux juifs perdent leur emploi. Marek est renvoyé de l'hôpital. Alina a des ennuis dans le sien. Les enfants subissent des brimades. *"Pour les cadres communistes d'alors, analyse Jean-Charles Szurek, chercheur au CNRS, Marek Edelman était une proie parfaite : juif, combattant du ghetto et fort en gueule."*

La famille est déchirée. Alina veut protéger ses enfants, Aleksander (né en 1953) et Ania (1958). Marek ne veut pas quitter la Pologne. Un matin, ils retrouvent les murs de la maison couverts d'inscriptions antisémites. Ania revient de l'école en demandant à ne plus s'appeler Edelman. *"C'étaient des discussions sans fin"*, se rappelle Aleksander. En 1971, Alina part s'installer en France avec les deux enfants. Têtu, Marek reste.

Trente-sept ans plus tard, Aleksander est directeur de recherche au CNRS (hôpital Necker), Ania cadre chez EDF. Alina, pédiatre renommée et cofondatrice de Médecins du monde, vient de mourir à Paris. Marek vit toujours à Lodz. Jusqu'en décembre 2007, il allait tous les matins travailler à l'hôpital. Il vient seulement de prendre, à presque 90 ans, *"un congé de six mois"*. Dans sa maison, les murs sont couverts de photos et de tableaux qui évoquent la guerre et la souffrance. Parmi les photos, il y a celles de Jacek Korun ou Bronislaw Geremek, héros de la Pologne démocratique.

C'est une autre vie de Marek Edelman : après l'insurrection du ghetto, le combat pour une Pologne libre. Dans les années 1970, il rejoint l'opposition démocratique, devient délégué en 1981 du mouvement national Solidarnosc, est incarcéré cinq jours lors du coup d'Etat du général Jaruzelski, sera élu député (1989-1993). *"Pour les dissidents, se souvient son ex-camarade de l'opposition, le politologue Aleksander Smolar, Marek Edelman était un homme de confiance et un médecin exceptionnel. Ils allaient tous se faire soigner chez lui, à Lodz. Il était devenu le docteur de l'opposition."*

Docteur de l'opposition, dissident perpétuel, révolté infatigable. Israël, où il s'est rendu quelques fois pour voir ses amis, reste sa bête noire. Le commandant en second de l'insurrection du ghetto de Varsovie n'est pas aimé en Terre sainte. *"Edelman n'y a pas bonne presse, convient Elie Barnavi, ancien ambassadeur d'Israël en France. Il est un héros incontestable, mais dans la mémoire collective israélienne, il reste un juif diasporique. Dans le conflit idéologique qui structure le pays, le vrai héros soutient le projet sioniste. Le vrai héros du ghetto, pour Israël, c'est Anielewicz."*

Marek Edelman n'a jamais reçu de décoration en Israël. En Pologne, en 1988, il a été fait chevalier de l'ordre de l'Aigle blanc, la plus haute distinction du pays. En 2003, ses copains de jeunesse, les cinq seuls autres survivants de l'insurrection du ghetto, ont été à leur tour décorés à Varsovie, en grande pompe. Cinq résistants juifs, dont quatre vivent pourtant en Israël, et qui n'en reviennent toujours pas d'avoir reçu en Pologne, au pays du ghetto et des pogroms, ce qu'aucun président de l'Etat juif ne leur a jamais donné.

Marion Van Renterghem

Article paru dans l'édition du 20.04.08

Le Monde.fr

- » A la une
- » Le Desk
- » Opinions
- » Archives
- » Forums
- » Blogs
- » Examens
- » Culture
- » Economie
- » Météo
- » Carnet
- » Immobilier
- » Emploi
- » Shopping
- » Voyages
- » Programme
- » Newsletters
- » RSS

Abonnez-vous au Monde.fr - 6€

visitez Le Monde.fr

© Le Monde.fr | Fréquentation certifiée par l'OJD | CGV | Avertissement lég